

Printemps

Clélia Pulido

Tu cours, tu ne regardes pas derrière toi. Tu traînes ton silence, le silence installé entre tes yeux alors que tes pensées bruyantes fulminent. La colère, le poids des mots, la culpabilité te plient, te scindent en deux, t'écrasent.

Tu cours au cœur de la ville, tu t'échappes à nouveau. Tu te fonds dans les ruelles où les aboiements résonnent, alternent, se chevauchent. Tu as trop chaud, atmosphère vaporeuse de juin. Tu as suivi ton plan intérieur, celui qui t'indique une sortie de secours, plus très loin encore.

Et puis tu jaillis à l'orée du parc minuscule, tout au plus un carré d'arbres. Tu secoues la tête, exposes ta nuque moite au vent léger. Tu prends soudainement conscience que tu respires fort, avec difficulté. Tu ouvres tes yeux, les refermes, les frottes. Tu les rouvres enfin.

Pétales roses sur pavés rectangles. Les branches se tortillent en un plafond plein de courbes déliées.

Tu renifles, ça goûte la fleur quand tu rentres. Tu t'arrêtes. Il y a une seconde, ça sentait la viande au barbecue. Les effluves se mêlent maintenant que tu as fait trois pas sous les arbres. Tu es dans l'allée du milieu, celle qui s'ouvre à un des angles du parc. Trois allées se rejoignent au-dessus du centre. Îlot buissonnant.

Il est là, toujours là. Une boule noire jappe au bout d'une laisse rouge. Un spitz. Tu aimes les chiens. Surtout les petits. Tu leur ressembles à courir, naïf, dans les bras de n'importe qui.

Là, celui à l'autre bout de la laisse. Sur le banc, un jeune homme assis, genoux écartés, son téléphone à la main. Tu l'entends, d'un coup la musique du smartphone te saute aux oreilles. *Wake Me Up When September Ends...*

Chanson d'automne pour le premier jour du printemps. La nostalgie te prend comme une nausée au bord des lèvres.

Il se redresse, lève le nez de son téléphone. Ses yeux se posent sur toi. Immobile, le souffle coupé, tu ne fais aucun geste. Même le chien s'est tu, il te regarde.

Le rose odorant du parc te sature, tu figes. Une voiture freine brusquement dans la rue adjacente.

Tu tournes les talons. Tu n'entends pas l'aboiement avorté.

Tu cours dans les grandes avenues, tu prends des culs-de-sac, tu fuis la foule, comment s'échapper ? Tu ralentis au détour d'une ruelle

pleine de déchets et de violettes. Tu vois tagué en grosses lettres blanches sur noir : AMOR FATI.

Mont Beuvray

Clélia Pulido

Fleurs au poison minéral
 Couleur d'écarboucle
 Danger dans la montagne.



PLANTES DU M^t BEUVRAY
 N°1 30 mai 2018
 Digitalis purpurea
 Digitale pourpre
 MONT BEUVRAY:
 clairière à la lisière des bois

En haut du mont Beuvray, après une forêt de hêtres monstrueux, de pins pourvus d'aiguilles odorantes et de marronniers épars, le tapis de mousses d'un vert profond éclate en trouée dans un surgissement d'herbes. Les yeux encore accoutumés à l'atmosphère tamisée et mystérieuse sous les arbres plusieurs fois centenaires doivent s'habituer au flot de lumière qui coule dans cette percée ouverte aux vents. Là, face au sentier, droit devant nous, on distingue dans toute sa grandeur, l'amas rocheux qui se dresse – véritablement ! – hors de terre, protégé par des écailles minérales qui se hérissent sur toute la longueur de l'épine dorsale d'une étrange créature de roc, de près de dix mètres de longueur pour trois de haut ! Ce n'est pas pour rien si la population de cette contrée l'appelle la Vouivre, du nom de cet être hybride mi-femme, mi-serpent qui peuple les légendes forestières de l'est de la France. Non loin du gris rocailleux émergeant de la tendresse du vert, des taches vives de grappes violette presque fuchsia s'érigent fièrement pendant que l'air cristallin les fait ondoyer de part et d'autre d'une longue tige souple et animée. Les voici, les digitales pourpres, fleurs aimées du petit peuple, elles brandissent leurs corolles en forme de cloches dont la forme miniature pourrait faire penser à des gants ou à des chapeaux de fées aux visiteurs humains qui s'aventurent au pied de la Vouivre. Quand le temps est plus couvert au petit matin, l'observateur curieux peut se plonger dans les frémissements de cet espace dégagé. À cet endroit, le végétal sait se faire discret et déploie, paradoxalement, une plus forte présence, tandis qu'au contraire, le minéral n'hésite pas à s'élever vers le ciel d'un bleu lumineux. Il arrive quelques fois, autour de cette présence calcaire devenue floue, qu'une brume épaisse de gouttelettes soit frappée par les rayons juvéniles du soleil, alors la brusque lumière s'éparpille jusqu'à percer l'air tout humide, en milliers de minuscules miroirs éblouissants.

Lieu

Clélia Pulido

Trois jours pour trouver un appartement, à Montréal, quartier Côte-des-Neiges. Près de l'intersection entre Linton et Côte-des-neiges.

Nouvel appartement, nouvel immeuble, nouveau quartier, nouveau pays, nouveau continent. Entre les murs, entre le réseau de portes de mon 3 1/2 entièrement blanc se déroule une toile encore vierge de souvenirs. Notons les détails insignifiants que les gens d'ici ne remarquent pas. L'aspect habituel des choses a tôt fait de devenir la norme, passé un certain temps. Cela est comme ça, les objets ont telle allure, telle fonctionnalité, l'univers est ainsi fait.

Entrer dans un espace inconnu, lointain, réactive le regard et tous les sens, on s'imprègne, on s'interroge devant ce qui est différent, décalé par rapport à ce qu'on connaît, on reconnaît le droit à la variation et à l'inhabituel. On questionne le nouveau pour mieux prendre de la distance avec ce qu'on a toujours connu. On ouvre une brèche pour imaginer autre chose ou au contraire, pour faire des ponts, relever du semblable par petites touches, alors que tout semble noyé dans le chaos d'un monde étranger. Brillance du divers, de l'hétérogène, de l'incongru. Il faudra commencer à rassembler, à reconstituer ce qui apparaît diffus dans l'éclatement. Ce qui est inconnu est toujours épars, peut-être.

On part, on sort, on va, on vient, on revient parfois encore. Ou pas. Le lieu s'investit, on amène son stuff, ses objets, on achète ce dont on a besoin. Le son de nos voix flotte contre les murs, on retrouve les mêmes bruits que partout ailleurs : bruit de l'eau qui coule, qui bout, de la porte qui claque, de la souris qui clique, de l'éponge sur les surfaces... L'accumulation nous poursuit, toujours les mêmes papiers, les mêmes factures et enveloppes qui s'entassent, les étagères débordent. Il semble impossible de vouloir endiguer l'entassement, l'histoire se répète toujours en un amoncellement anarchique.

On s'étonne du bruit du parquet en vrai bois, ça grince de partout comme dans les vieilles maisons, mais ce n'est pas le grenier ici qui geint sous l'humidité ou quelques visiteurs animaux, mais plutôt les voisins humains bien vivants, au-dessus, en-dessous, sur les côtés. L'immeuble est animé par ce parquet universel, graphies sonores du déplacement des corps et, parfois, des objets.

De nouvelles présences habitent les pièces avec nous, des meubles aux vies déjà usées, l'occasion est la réincarnation des objets inanimés. Ils captent la lumière et les bruits, ils se remplissent ou servent de supports. Les plantes arrivées à la fin, grandissent et se déploient,

ou s'arrêtent et périssent. Microcosme aux multiples parasitages, naissances et hybridations. Ce qui vient d'avant, d'un autre lieu se conjugue, se transforme ou copule avec le neuf, l'inconnu, le très présent.

Les objets du quotidien sont atemporels, on dirait qu'ils ont été là depuis le début de notre vie et qu'ils y resteront jusqu'à la fin. Il ne semble pas y avoir d'avant à leur entrée dans notre existence pour peu qu'ils nous servent. Alors dans leur présence et leur utilité régulière, ils disparaissent pour s'imbriquer à des gestes qu'on ne réfléchit plus. J'oublie les variations dans la forme de mes fourchettes dépareillées. Je me souviens pourtant parfaitement de la hauteur et de l'épaisseur de mes tasses. Le tactile est un réservoir de mémoire. Expansion du corps, arrimage fonctionnel, présent d'habitude perpétuel.

Il faut sans cesse lutter contre l'éparpillement, le désordre, la poussière et la saleté. Les espaces clos et habités subissent ces fléaux continuellement. Le ménage est la plus pure manifestation du mythe de Sisyphe : plusieurs fois par jour, il faut apprendre à recommencer, à refaire encore ce qui vient d'être fait. Le foyer est le lieu de l'éternel retour. « L'homme qui meurt chasse du pied la poussière » (Henry D. Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*).

Mes souliers dorment dehors, devant la porte. Je n'ai pas de paillason. Ils dorment aussi parfois dans le placard dans le mur de

l'entrée. Je dois balayer de temps en temps, ils laissent échapper des graviers, de la terre et d'autres débris accrochés sous la semelle d'usure. Quand il pleut, ils sèchent tranquillement dans le couloir de mon étage, sur la moquette qui passe devant chaque porte. Seuls les chaussons ont le droit de traîner un peu partout parfois, en attendant l'usure inévitable qui les vouera aux rebus.

Comme les prises divergent, j'ai dû amener un petit arsenal d'adaptateurs. Le courant est plus faible qu'en Europe, c'est pourquoi les appareils à moteur risquent de sauter si on ne les branche pas avec un convertisseur de tension. Je n'ai rien pris de tel pour m'installer. Les broches de mes nouveaux appareils sont plates et s'enfoncent verticalement dans les socles muraux. Les interrupteurs doivent être levés ou baissés, ce ne sont pas de vulgaires boutons où il faudrait appuyer. Je ne sais pas pourquoi, ça me fascine toujours.

Les murs sont blancs, peut-être trop, l'espace paraît vide, peu orné, peu meublé. Un appartement est une surface apte à être remplie. Peut-être que l'on confond trop souvent remplir et habiter. J'essaie de remplir moins pour habiter plus, je ne sais pas si j'y arrive même si je parviens à ne plus accumuler. Est-ce que j'arrive à habiter le lieu où je vis ? Il est parfois plus facile de faire d'endroits extérieurs ou appartenant à d'autres un chez-soi.

Tout est si gros et imposant, ma cuisinière, mon réfrigérateur et dehors les pick-ups, les camions. En demandant à des Québécois si cela vient du fait qu'on est en Amérique du Nord et qu'il y a l'influence américaine, on m'a répondu interloqué que là-bas, tout était complètement disproportionné. J'aime rester en état d'étonnement.

En arrivant dans le quartier, j'ai été agréablement surprise de constater la multitude de magasins et d'épicerie indiennes, orientales et asiatiques. Si je peux cuisiner avec une douzaine d'épices, trouver du tofu et du riz, je suis partout chez moi. J'échappe au cliché de la française accro à son fromage. En étant végane, culinairement parlant, on s'expatrie forcément un peu de sa France natale.

Le pommeau de douche est fixé sur le carrelage, il n'y a pas de tuyau. C'est embêtant parfois, mais il faut s'y faire, ce n'est pas la première fois que je tombe sur une douche pas vraiment optimale. Au moins, il y a une ventilation, c'est toujours ça de pris.

Les appartements se ressemblent tous et en même temps ne se ressemblent pas. Bien sûr, ils ne sont pas *physiquement pareils*, néanmoins de mêmes expériences se répètent et malgré des

nuances notables, certains éléments constants témoignent d'une même tonalité, d'une même atmosphère qu'il y a des années en arrière. Même des objets nouveaux peuvent revêtir le même attachement, la même importance que ceux qui les ont précédés, comme si quelque chose des anciens était passé dans les nouveaux, un reste d'âme ou de vie...

**L'écriture est-elle une marche en forêt ?
Ou la question du seuil**

Clélia Pulido

*Nous étreignons la terre, mais nous ne la chevauchons que rarement.
J'estime que nous pourrions nous élever davantage,
à tout le moins en grim pant aux arbres.*

— Henry D. Thoreau, *Marcher*

La question peut paraître incongrue au premier abord. Alors que plus de la moitié de la population mondiale vit désormais dans des villes, s'interroger sur cet espace profondément étranger et en marge que constitue la forêt me semble néanmoins pouvoir générer des interrogations fécondes pour tenter de penser l'écriture.

La forêt : « Vaste étendue de terrain couverte d'arbres ; ensemble des arbres qui couvrent cette étendue » selon le CNRTL. Je n'étonnerai personne en disant que la forêt a toujours fasciné les hommes alors que les villes et la grande majorité des civilisations occidentales (sauf exceptions) se sont construites par opposition à cet espace naturel. Lieu physique mais également symbolique, il est perçu comme terrifiant ou enchanteur, opaque ou mystique, profane ou sacré. Si la forêt se définit comme un espace inhabité, elle a pourtant été investie et même surinvestie par l'imagination et a fini par constituer des strates de symboles et de significations fondamentales, voire fondatrices (fondation de Rome). Ce lieu particulier abonde en représentations variées : dans la mythologie, la religion, la littérature, la musique, les

arts visuels et vivants, le cinéma, la bande dessinée, les jeux vidéo, etc. Il suffit de penser à la littérature médiévale ou romantique (entre autres) pour constater que le thème forestier incarne des valeurs fortes, à la fois ambiguës et contradictoires : espace de l'ermite, de la transformation, de l'amour interdit, d'épreuve ou de protection, de l'ensauvagement ou de la rencontre avec le divin. La forêt a véritablement conquis une part non négligeable de notre imaginaire occidental depuis plusieurs millénaires.

Mais ce qui m'intéresse ici ce n'est pas tant de faire le tour des représentations de la forêt dans les arts et les lettres, mais bien plutôt d'essayer d'articuler l'espace liminal forestier et la création littéraire.

Pour aller en forêt, il faut d'abord y entrer. Sans être forcément brutale, la transition entre un espace dégagé artificiel ou « naturel » et couvert, peut se faire de manière perceptible. On sait qu'on y est parce qu'on a franchi la lisière ou l'orée du bois ; les arbres sont autour et au-dessus de nous, on marche sous leur ombre, sous le balancement de leurs branches, sur les feuilles ou les aiguilles tombées au sol. Mais il arrive également que l'entrée ne se fasse pas de manière aussi nette, aussi tranchée. Lorsqu'on chemine depuis une haie ou un bosquet clairsemé, le passage à un espace plus boisé n'est pas toujours très marqué. On se trouve alors dans un lieu intermédiaire qui ressemble déjà un peu à de la forêt, mais qui n'en a pas encore tout à fait les

caractéristiques ni la définition. Se noue ici tout l'enjeu de la frontière comme limite à franchir, comme passage à traverser sans être toutefois tout à fait déchiffrable.

Marcher en forêt relève d'une expérience totale qui fait appel à tous les sens, qui implique la participation active du corps et qui génère un mouvement. Une fois qu'on est entré à l'intérieur, la liberté de mouvement est infinie quand la végétation et le terrain permettent : marcher, trotter, courir, escalader, s'asseoir, se coucher, ramper... Quand les conditions ne le permettent pas, le marcheur se heurte à l'obstacle à franchir, à dépasser ou à contourner : dolines, fossés, falaises, pente, troncs ou arbres couchés, ronces ou orties, boue, végétation trop dense... La liste est tout aussi infinie. Ici, c'est dans sa matérialité même que le lieu se refuse et s'oppose au corps et aux mouvements. La forêt n'apparaît pas toujours accueillante, elle peut montrer des aspects plutôt hostiles et qui mettent à l'épreuve celui ou celle qui s'y aventure.

En forêt, on peut suivre un chemin balisé, plus ou moins entretenu, qui rappelle la présence toujours constante de l'homme, ou faire son propre chemin. L'inscription du passage, puisqu'il occasionne des marques, se fait, là aussi, corporellement et physiquement. Que l'on reste sur le sentier ou qu'on trace sa route, on peut savoir exactement où

aller, muni d'une carte, d'une boussole, d'un GPS. Ou bien il est possible de déambuler, de flâner, d'errer, de tourner en rond ou de déboucher dans un endroit imprévu. Il est possible de chercher expressément à se perdre, à se laisser porter et mener. S'abandonner au lieu, à la terre et à l'humus, se faire guider par les arbres, accepter de perdre le contrôle, de cesser de suivre des plans préétablis, s'ouvrir à l'inconnu ou à l'imprévu, tout cela constitue une expérience possible. La solitude et le silence sont propices à une certaine écoute et à un état de vigilance face aux bruits naturels mais aussi intérieurs.

La marche en forêt, pour un créateur, me semble être caractéristique d'une expérience géopoétique où le rapport à la terre se fait sensible, intelligent et subjectif, où une dynamique de la pensée se met en marche, elle aussi, et où elle synthétise toutes les forces du corps et de l'esprit. Il s'agit de composer ou de recomposer un plus vaste espace-temps, de se débarrasser des filtres, de décentrer son rapport à soi et au monde, d'éprouver un « chiasme perceptif », où le dedans et le dehors procèdent à leur interversion. Cet espace est rendu plus proche et plus habitable par la marche qui entraîne une connaissance sensible du lieu, de sa surface, de son terrain, des êtres qui le peuple. Les connaissances scientifiques peuvent compléter l'approche corporelle et intuitive afin de nommer précisément les êtres et les choses environnantes, de découvrir leur biologie, leurs propriétés et leurs

relations à l'écosystème. Les œuvres littéraires et artistiques nous enjoignent, quant à elles, à regarder au-delà des apparences et de tendre l'oreille aux histoires et aux symboles qui habitent le monde sous les arbres. Cet espace n'apparaît jamais comme tout à fait apprivoisé ou domestiqué, à moins de ne voir dans les forêts qu'un territoire à exploiter et à gérer comme un réservoir de matière première à capitaliser. Le marcheur-lecteur et/ou créateur sait qu'il pénètre dans une altérité toujours changeante.

D'ailleurs, la forêt est d'abord perçue comme lieu de défamiliarisation. En effet, on n'habite pas — ou plus — dans la forêt. À nos yeux de citadins, même le bois le plus balisé, le plus entretenu, le plus domestiqué, apparaît comme étrange en cela qu'il sort de l'ordinaire. La seule caractéristique constante semble être le lien indéfectible à la terre, au paysage et au lieu vécu corporellement et intérieurement. Malgré cela, même ceux qui vont régulièrement marcher à l'ombre des arbres savent que leur expérience sera toujours différente. Quelque chose résiste toujours à la nomenclature, à la mesure, à la connaissance strictement érudite. Ce lieu étrange et étranger fait voir qu'un monde en marge de notre cognition et de notre savoir existe, s'élabore, vit, croît et meurt en dehors de toute considération humaine.

Enfin, il faut sortir : revenir au monde des humains, s'extraire de cette proximité fascinante, pas toujours donnée d'avance, avec la nature en tant que monde propre. Là aussi, la présence du seuil est signifiante pour marquer le retour à un espace plus familier. Comme pour y entrer, le passage qui se fait entre ce lieu et un autre peut être net — il y aura alors rupture — ou progressive — ce sera une transition. Dans tous les cas, il s'agit de concrétiser, par le mouvement, le franchissement d'une frontière, d'une limite : c'est le passage. Le seuil signifie à la fois l'entrée et la limite, on voit bien ici la difficulté qu'il y a circonscrire et à identifier la ligne de démarcation — spatiale ou temporelle — où la frontière ouvre un chemin donnant sur un autre espace ou un autre temps. La forêt constitue ainsi un lieu liminaire à la frontière de l'appropriation et du sauvage, de la civilisation et du naturel, de la proximité et de l'éloignement, du connu et de l'inconnu, de la connaissance et de l'ignorance, de l'inventaire rationnel et du sentiment indicible, du familier et de l'étranger. Partagé entre des états d'être, des pensées et des sentiments divers, voire contradictoires, ne sachant pas toujours de quel côté de la frontière il se trouve, le marcheur est comme sur un fil. Il expérimente tout en vivant à la fois cette séparation et cette fusion avec la forêt.

On a vu à quel point le franchissement du seuil fait basculer le marcheur dans un autre espace-temps, propre aux forêts. Je pense qu'il en est de même lors de l'expérience de création. D'ailleurs, les liens

entre la forêt-arbre et la littérature-lecture n'est pas sans rappeler *Le baron perché* d'Italo Calvino, où le fils du baron monte un arbre et décide de ne plus en redescendre. Rester dans les arbres, c'est demeurer dans la littérature et la lecture, et c'est habiter cet espace de signes. De même, la page blanche de l'écrivain n'est pas vierge si l'on considère qu'aucun texte ne s'invente en propre et qu'il est plutôt pris dans un réseau dense et touffu de textes, à l'image des arbres connectés communiquant entre eux par leurs racines ou par échange de molécules. Dans ces espaces a priori inhabités, l'écrivain-marcheur va pouvoir projeter des histoires, des thèmes et des manières de laisser une marque. L'expérience est totale mais n'est pas donnée d'office ; il s'agit d'appréhender la surface de la page ou le lieu forestier dans un usage — un mouvement —, une manière de faire, de créer son chemin.

Si l'écriture est d'abord un espace-temps mental où foisonnent les signes combinés, entremêlés, la page — qu'elle soit physique ou numérique —, est un autre lieu, un lieu de passage, de seuil. Toujours en profonde contiguïté et porosité avec l'espace mental, la page blanche agit néanmoins comme un filtre, où quantité d'éléments sont investis, inscrits comme traces du processus intellectuel et créatif. Si la trace semble se figer dans son inscription, cette fixation des termes, du rythme et de la signification est une étape préalable indispensable.

D'ailleurs, la phrase garde en elle-même les marques du processus : elle peut être appréhendée comme une rythmique rendue visible par les signes imprimés, contrairement à un itinéraire tracé sur une carte qui oblitère le temps vécu — et donc son rythme propre — du temps vécu par le marcheur. Il faut donc d'abord considérer, à l'instar de Michel de Certeau, l'écriture et la marche comme pratique. Si De Certeau postule que « l'espace est un lieu pratiqué » et que « la lecture est l'espace produit par la pratique du lieu que constitue un espace de signes – un écrit », alors on pourrait facilement extrapoler en affirmant que l'écriture habite et pratique la langue tout entière, et pas seulement un espace de signes donnés.

La pensée apparaît d'ailleurs profondément ancrée dans la spatialité. En témoignent les nombreux termes et métaphores se rapportant à l'espace dans le langage courant. On dit parfois que le stylo court sur la feuille quand les idées se bousculent et qu'il convient alors de les saisir à la même vitesse qu'elles se forment dans notre esprit pour les restituer immédiatement. Si les mots paraissent restituer, intacts, les idées saisies, cela n'est qu'une apparence puisqu'une translation, une transformation s'est en réalité opérée : les mots n'équivalent jamais parfaitement aux idées, aux images, aux impressions fugaces de l'esprit, relevant tant de l'intellect que du sensible. De cette manière, on comprend mieux comment l'écriture peut s'apparenter à la marche : il

y a passage et métamorphose vers autre chose, dans un mouvement réciproque et continu de l'intérieur vers l'extérieur, et de l'extérieur vers l'intérieur.

La page, foncièrement opaque, qui apparaît comme vide de signifiants — comme la forêt même si cette dernière est saturée de signifiés —, permet son peuplement par les mots. Habiter le *logos*, c'est-à-dire le langage à travers l'écriture et la lecture, est peut-être la même opération, ou relève de la même expérience qu'habiter un territoire, un lieu. Dans un contexte plus large d'habitat, Robert Harrison expose que le langage (*logos*) est le premier lieu de l'être humain, espace habité universellement (*oikos*). La forêt constituerait l'image de la transcendance en Occident selon Giambattista Vico, philosophe, rhétoricien, historien et juriste italien du XVII^e et XVIII^e siècle : « Les choses se sont succédé dans l'ordre suivant : d'abord les forêts, puis les cabanes, les villages, les cités et enfin les académies savantes ». La filiation généalogique — par l'image de l'arborescence — fait dériver les constructions humaines, y compris celles de l'esprit, directement de la forêt et des arbres. Le territoire et le lieu ont ainsi à voir avec le langage, la littérature et la culture qui deviennent, par contiguïté, habitées. L'universalisme de la pensée humaine n'entraverait pas l'ancrage dans des lieux singuliers, locaux, « de la province ». Au contraire, penser hors du centre, depuis la marge, permet de renouveler et de vivifier toute forme de création intellectuelle, artistique ou littéraire.

À l'heure où la question de la préservation des milieux naturels, et en particulier des forêts, se pose de manière cruciale et même urgente, prendre conscience de l'importance capitale qu'elles ont eu dans la constitution de notre culture, de notre pensée et de notre imaginaire apparaît comme une réponse possible pour contrer leur destruction. En ce sens, autant peut-on affirmer qu'il n'y a pas de création littéraire sans la multitude de textes écrits qui nous précède, autant peut-on dire qu'aucune création n'est possible sans le contact physique et symbolique avec des espaces suffisamment étrangers à l'homme pour que s'y déploient les signes et l'imagination nécessaires à la formation des mythes et des cultures. L'écologie, de ce point de vue, n'engage pas seulement les relations qui se jouent entre les vivants et leur milieu, mais aussi le lien que ces derniers entretiennent avec le monde culturel humain.

Bibliographie

CALVINO, Italo. *Le baron perché*, trad. Martin Rueff, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013, [1957], 400 p.

CENTRE NATIONAL DES RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES (CNRTL), <http://www.cnrtl.fr/>.

DE CERTEAU, Michel. « Pratiques d'espace », *L'invention du quotidien. 1. arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 1990, p. 137-191.

HARRISON, Robert et Florence NAUGRETTE. *Forêts : essai sur l'imaginaire occidental*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2010, 474 p.

THOREAU, Henry D., *Marcher*. Paris, L'Herne, 2014, 78 p.

VICO, Giambattista. *Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations*, trad. Alain Pons, Paris, Fayard, 2001, 560 p.